

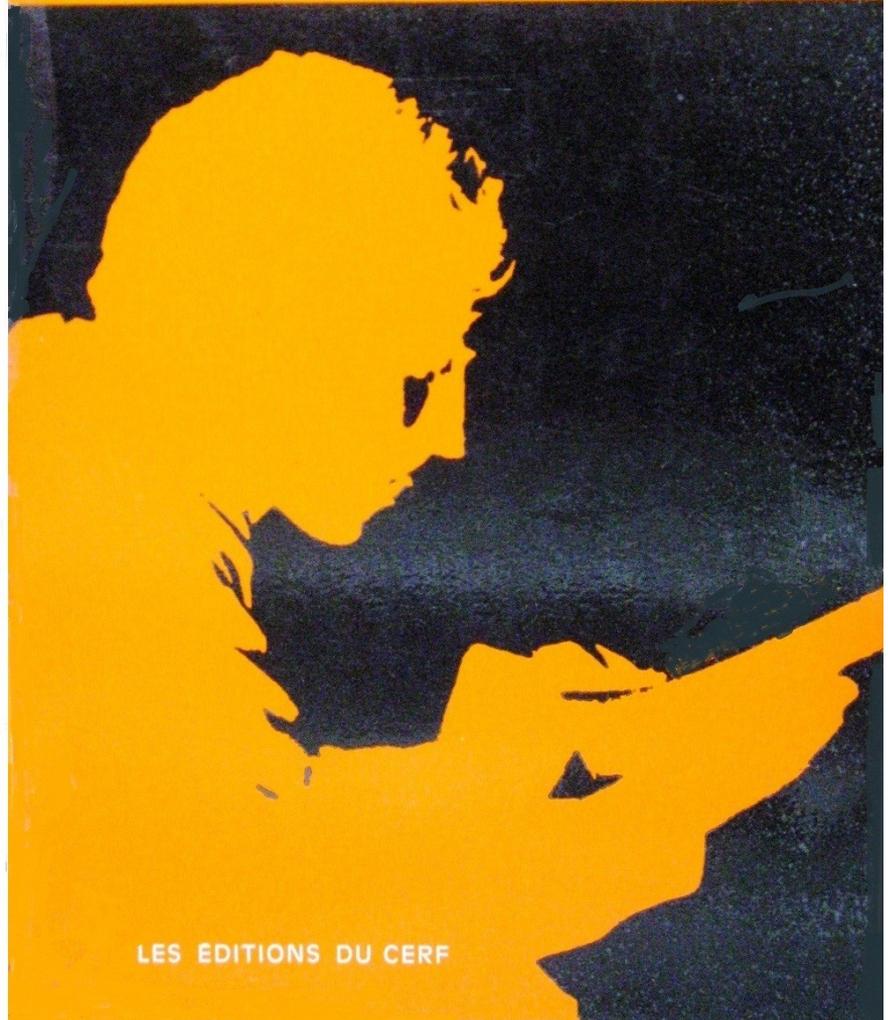
DIEU, qui es-tu ? Homme, qui es-tu ?” Un jour ou l’autre, ces questions se posent à tout homme, fût-il l’athée le plus endurci et dût-il y donner des réponses négatives ou sarcastiques. Le Père Loew, qui fut un des premiers prêtres-ouvriers, nous dit : “ A l’âge de vingt-quatre ans, j’ai découvert Dieu. Depuis, je n’ai cessé de trouver une joie toujours neuve, une force et un bonheur sans cesse renaissants dans cette grande certitude : Dieu existe, ce n’est pas une blague, Dieu existe et il m’aime. Et pourtant, je vois l’immense majorité de mes compagnons de travail ou de quartier douter de ce Dieu. Puis-je espérer leur faire partager ma certitude et mon bonheur ?” Un livre pour tous ceux qui cherchent, dans la nuit ou la demi-lumière.

LES ÉDITIONS DU CERF

Photo F. Bouton

JACQUES LŒW

dans la nuit j’ai cherché



LES ÉDITIONS DU CERF

JACQUES LOEW

DU MÊME AUTEUR

Les Dockers de Marseille, Économie et Humanisme.
En mission prolétarienne, Les Éditions ouvrières. (Livre de vie)
Journal d'une mission ouvrière, Cerf (Livre de vie)
Dynamique de la foi et incroyance, Cerf
Si vous saviez le don de Dieu, Cerf
Comme s'il voyait l'invisible, Cerf
En collaboration avec Y. Congar et R. Voillaume :
A temps et à contretemps

Albums de « Fêtes et saisons »

Dieu existe. — Le mal. — Quel est cet homme, Jésus-Christ ? — Jésus-Christ te parle. — Homme, qui es-tu ? — L'Église familière et mystérieuse. — Le miracle, signe de Dieu. — Mais enfin, mon Dieu, qui êtes-vous ? — Je suis le Dieu vivant. — Croire, ce n'est pas ce que vous croyez.

Le chrétien à quatre roues

DANS LA NUIT J'AI CHERCHÉ

LES ÉDITIONS DU CERF
29, Boulevard Latour-Maubourg
PARIS-VII^e
1969

I

DIEU, QUI ES-TU ?

La plupart des articles rassemblés dans
ce volume ont paru dans divers albums
de *Fêtes et Saisons*.

© Les Éditions du Cerf 1969.

CONFIDENCE D'UNE EXPÉRIENCE VÉCUE

A l'âge de vingt-quatre ans, j'ai « découvert » Dieu.

Depuis, il y a vingt ans de cela, je n'ai cessé de trouver une joie toujours neuve, une force et un bonheur sans cesse renaissants dans cette grande certitude : Dieu existe, ce n'est pas une blague, Dieu existe et il m'aime. Et pourtant, autour de moi, je vois l'immense majorité de mes compagnons de travail ou de quartier, douter de ce Dieu. Puis-je espérer leur faire partager ma certitude et mon bonheur ?

C'est un fait que depuis vingt-sept ou vingt-huit ans, je m'interroge sur Dieu. Voilà plus de dix-sept ans que des hommes, des femmes, me posent, à leur tour, les mêmes questions que je me posais à moi-même...

Acceptez-vous que cela m'ait donné une certaine expérience ?

Si oui, je voudrais vous dire où se trouve, à mon avis, notre principale difficulté, quand nous cherchons Dieu. Beaucoup cherchent Dieu, mais prennent, sans le vouloir, la route opposée à celle qui mène vers lui : comme des techniciens qui construisent, ils rassemblent des matériaux, tracent des plans, vérifient si ça tient ou non. C'est ainsi qu'on fabrique une fusée extraordinairement perfectionnée, qu'on l'expédie en plein ciel. On fabrique, on agit, on atteint un but.

Mais quand il s'agit de la recherche de Dieu, une telle attitude échoue toujours. La vraie recherche de Dieu est, au contraire, beaucoup plus semblable à l'attitude d'un homme qui, après s'être assis, écoute. Et c'est logique, car Dieu, en définitive n'est pas quelque chose à bâtir ou à faire. Il est quelqu'un à recevoir.

Et quand on reçoit quelqu'un, on commence par s'asseoir et écouter.

S'asseoir, écouter, ce n'est ni une démission, ni une paresse. Il en est toujours ainsi quand nous voulons nous laisser imprégner par une vérité trop grande pour nous.

Pour savoir le secret d'un ami je n'ai qu'un moyen, c'est de l'écouter, surtout quand je devine que cet ami a des choses graves à dire et que je les ignore.

Si, au contraire, je parle tout le temps, je ne connaîtrai jamais le secret intime de mon ami, même

si mes paroles ne tournent qu'autour de son secret.

Ainsi, beaucoup d'entre nous cherchent sincèrement Dieu, mais pour ainsi dire ne l'écoutent jamais. Ils se fabriquent alors un Dieu à leur idée et très vite la vie leur montre que leur idée n'était pas la bonne ; ils recommencent alors parfois, ou parfois se découragent et abandonnent. Mais ils ne se sont pas demandé si, après tout, Dieu n'a pas dit lui-même *qui* Il était, s'Il n'a pas parlé Lui-même, s'Il n'est pas son propre témoin.

Cette attitude, la nôtre, n'est pas nouvelle : c'est exactement celle de la vieille histoire des hommes de la Tour de Babel : « Allons, disent-ils, bâtissons une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux... »

Ils veulent, voyez-vous, atteindre Dieu par leurs propres forces, s'élever eux-mêmes jusqu'à Lui. Et l'on sait la confusion qui s'en est suivie. On ne trouve pas Dieu en bâtissant soi-même une Eglise, une religion dans laquelle on s'installerait ensuite pour y rencontrer Dieu.

On trouve Dieu, en disant, comme le petit adolescent Samuel, dans le Temple juif d'autrefois :

« Parle, Seigneur, ton serviteur écoute. »



Quand une vérité est trop haute pour nous, il nous

faut chercher et écouter quelqu'un d'assez grand pour la comprendre et nous l'expliquer. Dieu n'est pas à niveau d'homme. Il est à niveau de Dieu. Seul Dieu peut parler de Dieu. Seul Dieu peut faire découvrir Dieu. Quand on a compris cela on n'est pas loin de la découverte de Dieu.

Mais, il faut longtemps pour le comprendre.

Ecoutez ces deux paroles que plusieurs milliers d'années séparent l'une de l'autre. L'une est du *Cantique des Cantiques*, cette poésie juive brûlante d'amour et de recherche :

*Dans la nuit j'ai cherché
Cherché celui que mon cœur aime
Je l'ai cherché. Ne l'ai point trouvé.*

*Dans les rues et sur les places
Je chercherai celui que mon cœur aime...
L'avez-vous vu ?*

*Je l'ai trouvé...
Je le saisirai, ne le lâcherai pas
Que je ne l'aie fait entrer dans ma maison...*

Cela a été écrit il y a deux mille cinq cents ans.

Et comme écho d'aujourd'hui, une enfant de dix-huit ans, carmélite à Lisieux — Thérèse de l'Enfant-Jésus —, écrivait à sa sœur en parlant de Dieu :

« Il se lassera plus vite de me faire attendre que moi de l'attendre. »

QUAND DIEU S'EST FAIT CONNAITRE

Comment Dieu s'y est-il pris pour se faire connaître à nous ? Il aurait pu adopter la façon d'un professeur très savant qui fait un cours très compliqué sur un sujet très difficile. Alors, seuls quelques grands penseurs d'un niveau supérieur auraient pu connaître Dieu. Aussi Dieu a-t-il choisi un autre moyen.

Dieu s'y est pris, certes, comme un grand savant, mais comme le fait un homme génial quand il veut expliquer ce qu'il sait à ses petits enfants. Le grand savant cherchera des mots simples (et profonds, cela ne s'exclut pas), des comparaisons empruntées à la vie de tous les jours. Peut-être même organisera-t-il un jeu pour mieux graver dans l'esprit de ses enfants certaines attitudes à avoir. Il racontera des fables, montrera des images... Et si cet homme est un génie, les plus petits comprendront, tandis que les plus sa-

vants s'émerveillant de la profondeur de ce qui aura été dit, sauront deviner le reste.

Ne vous étonnez donc pas si Dieu, pour se faire connaître à nous, a choisi des mots très simples, des comparaisons familières, des images à la portée des plus simples.

Un être très proche

Notre Bible est pleine de descriptions déroutantes : Dieu se compare aux hommes dans leurs actions les plus humaines : il parle, il écoute, il voit, il sent, il rit, il siffle : il a des yeux, des oreilles, des pieds et il les pose sur un escabeau...

Tantôt, il se promène à la brise du soir, faisant le tour du propriétaire, tantôt, comme un vendangeur, il foule au pressoir ; il ferme lui-même la porte de l'arche derrière Noé, et souvent il ne dédaigne pas de ressembler à un vaillant guerrier, et même à un guerrier qui se réveille après un sommeil lourd, parce qu'il avait un peu trop bu...

Il va plus loin : même l'activité des animaux lui sert de terme de comparaison lorsqu'il s'agit de mettre en évidence un aspect de sa force : le lion, l'ours, la panthère, l'aigle illustrent sa puissance car « personne ne peut leur arracher leur proie », et il se

compare aussi à la teigne qui détruit aussi sûrement, quoique sans bruit.

Il éprouve nos sentiments : la joie, le dégoût, le repentir.

Et tout cela pour bien nous mettre dans la tête qu'il est Quelqu'un, une personne, pas une idée, ou une théorie. C'est un vivant.

Dieu est en même temps l'incomparable

Aux mêmes hommes à qui il se présente si familièrement, Dieu interdit énergiquement de le représenter dans des statues, car, dit-il : « Je suis Dieu et non pas homme. » Il se nomme le Très-Haut, l'Inaccessible, le Dieu au-dessus de tous les dieux, Celui que l'on ne peut nommer, car il est au-dessus de toutes les dénominations. Il est Esprit et non pas chair, l'Incommunicable, le Saint.

Et ces hommes, descendants d'Abraham ou de Moïse, ne s'y trompaient pas. Ils avaient une trop haute idée de Dieu (au moins les meilleurs) pour confondre leur Dieu avec un homme en colère ou un lion emportant son butin. « Il habite une lumière inaccessible », et l'homme devant lui ne peut que balbutier sans fin : « Qui est comme toi?... Qui peut subsister devant toi? »... Et Dieu lui-même dit à son peuple : « A qui me comparerez-vous, que je lui

sois pareil ? » et car il est le « Tout autre, puissant majestueux, mystérieux et terrifiant, mais en même temps attrayant ».

Le choc

Mais à travers ce choc d'un Dieu si humain, et si différent de nous, l'idée la plus profonde qu'on puisse avoir de Dieu commençait à pénétrer l'humanité : Dieu à la fois Tout-Autre que nous et Tout-Proche, l'Inaccessible et l'Intime, celui dont la grandeur fait trembler, l'ami le plus aimant.

Jamais nous ne connaissons Dieu aussi bien que, lorsque nous allons, à la fois et aussi loin que possible, à l'infini s'il se peut de chacun de ces côtés : Immensité de Dieu, Intimité de Dieu.

Il dépasse tout, tout ce qui est possible, tout ce qui est imaginable. Il est au-delà de tout, et Il est le plus proche de nos proches, plus intime et plus présent à chacun de nous que notre propre âme peut l'être à notre corps.

Et c'est cela que Dieu a fait comprendre de Lui, dès qu'Il a voulu mettre l'humanité sur le chemin qui mène à Lui.

Réfléchissez

Ne passez pas trop vite. Ne dites pas trop facilement : « C'est évident. » Car la plupart des idées fausses que l'on a sur Dieu viennent de ce que l'on a oublié l'un ou l'autre de ses deux aspects inséparables : le Très-Haut, le Tout-Proche.

Quand on réduit Dieu à être distributeur de faveurs : bien vendre ma vache malade ou mon auto esquinquée, faire réussir à l'examen le candidat paresseux, c'est qu'on a oublié le Dieu très grand qui attend de nous autre chose que des cierges intéressés ou des prières de circonstance.

Et quand on ne prie plus, allant raconter partout que Dieu nous a laissé tomber et qu'il ne s'occupe pas de nous, et : « Après tout qu'est-ce que cela peut bien lui faire ? », c'est qu'on ne comprend pas le Dieu très intime et tout présent. Et les deux aspects de Dieu ne font qu'un, car s'il peut être si intime à chacun, c'est parce qu'il est infiniment grand : celui qui sait à chaque seconde le nombre des grains de sable de la mer, comment nous oublierait-il ? Celui qui donne l'existence à chaque être, le soutenant littéralement au-dessus de l'abîme du néant, comment ne serait-Il pas présent à celui qu'Il engendre ainsi sans arrêt ?

LES TROIS GUIDES
QUI MÈNENT A DIEU

Quand une route s'offre à nous,
encore faut-il la suivre.
Quand un livre nous est destiné,
encore faut-il le lire.
Quand un ami parle,
encore faut-il l'écouter.

Or, Dieu vient constamment à notre rencontre
comme une route, comme un livre, comme un ami.

La route qui mène à Lui, c'est la Nature.
Le livre qui parle de Lui, c'est la Bible.
L'ami qui nous fait confiance dans l'intimité du
cœur à cœur, C'EST DIEU LUI-MÊME.

Vous ne trouverez pas DIEU comme l'araignée
qui tire tout d'elle-même pour faire sa toile.
Vous ne trouverez pas DIEU comme la fourmi
qui entasse tout ce qu'elle trouve sur sa route,

n'importe où, n'importe quoi et n'importe comment.

VOUS TROUVEREZ DIEU comme l'abeille
qui, de fleur en fleur, choisit le meilleur nectar.

L'HOMME INTERROGE DIEU

Mon Dieu, si tu existes,
et l'Univers autour de moi me crie ton existence,
mon Dieu, si tu existes,
mon Dieu si j'ai une âme,
et mon corps lui-même me dit
qu'il y a en lui autre chose que lui,
qu'il n'est qu'une partie de soi-même,
celle, précieuse, qui me rattache
au reste de la création,
mais qu'il y a en moi, autre chose,
autre chose que j'appellerai, peu importe,
esprit, âme ou pensée,
cela qui me permet de franchir
les limites de l'espace,
d'échapper à la minute présente
en remontant le temps,
ou en préparant l'avenir.

DIEU, QUI ES-TU ?

21

Mon Dieu, si tu existes,
mon Dieu, si j'ai une âme,
la laisseras-tu abandonnée au loin ?
« Tu nous as faits pour toi,
et notre cœur est inquiet
jusqu'à ce qu'il se repose en toi¹. »

Mon Dieu, si j'ai une âme,
une âme qui demande à être rassasiée,
et ni la viande, ni le vin, ni le luxe n'y suffisent,
si j'ai une âme qui a tant d'exigences,
ne lui donneras-tu pas l'immortalité ?
Ne l'a-t-elle pas d'elle-même,
puisque en elle rien ne peut mourir ?
Ne lui donneras-tu pas de te voir
avec les yeux de l'amour qui sont les yeux de l'âme ?
Je te verrai, mon Dieu,
et je verrai ton amour infini pour moi.

Mon Dieu, tu existes,
mon Dieu, j'ai une âme,
alors je crois bien que malgré la distance
nous sommes faits l'un pour l'autre.

1. Saint Augustin.

Mon Dieu, tu le sais,
 il y a des heures où le vertige me gagne,
 le vertige du doute,
 ma raison à moi, si petite,
 reste dans l'obscurité.
 C'est bien pour cela, mon Dieu,
 que tu n'as pas voulu me laisser
 seul avec ma raison.

Tu n'es pas l'ingénieur
 qui met la machine en marche
 et pense à autre chose.
 Tu m'as parlé,
 ta Parole vivante
 s'est faite Homme.
 Jésus-Christ, parle, je t'écoute :

« Que votre cœur ne se trouble point.
 Vous croyez en Dieu,
 croyez aussi en moi.
 Oui, dans la maison de mon Père,
 il y a de nombreuses demeures,
 et je vais vous y préparer une place.
 S'il en était autrement
 je vous l'aurais dit.
 Et lorsque je m'en serai allé,
 et que je vous aurai préparé une place,

je reviendrai et vous prendrai avec moi,
 afin que là où je suis, vous y soyez aussi ¹. »

Telle est, à l'inquiétude des hommes,
 la réponse du Seigneur Jésus.

1. Saint Jean.

DIEU, TU ES,
ET TOUT CE QUI EST
VIENT DE TOI

Oui, cet oiseau qui passe, *il est*, et le chant de cet oiseau plus léger encore que lui, ce chant aussitôt éteint que né, *il est* aussi.

Ça n'est pas du néant, et la terre la plus compacte, le désert le plus stérile, *c'est* des milliards de milliard de grains de sable, *c'est* une autre manière de ne pas être rien. Ils *sont*, et moi je *suis*, et toi qui lis ceci, arrête-toi un instant et réfléchis à cette merveilleuse qualité : tu *es* arrivé à l'existence. Des milliards d'hommes auraient pu se succéder, mais toi, tu aurais pu *ne pas être*. Un autre aurait pu être à ta place, un autre qui t'aurait peut-être ressemblé comme un frère jumeau, mais qui ne serait pas *toi* et toi, tu serais resté néant, une possibilité, mais à qui aurait manqué l'essentiel : *être, exister*.

Une richesse inépuisable

Et comprends que cette existence, *c'est* plus large encore que la vie : je suis, mais une pierre, elle est, cette neige, elle est aussi.

Ainsi, je découvre peu à peu l'immense richesse que représente cette naissance de chaque chose, de la plus insignifiante et la plus éphémère à la plus durable et à la plus haute : je *suis*, elle *est*...

Et cette naissance se poursuit, mon être dure : le même pourtant à chaque instant renouvelé. Je regarde les photos de mon enfance, ce bébé souriant, l'enfant sérieux devant l'objectif, le jeune qui se croit quelqu'un, et moi maintenant aux cheveux blancs et au visage lourd, *c'est* le même *être* et pourtant si différent d'apparence qu'un ami d'école ne me reconnaîtrait plus...

Une fragilité douloureuse

Et tout d'un coup, mon expérience aboutit à cette pensée : « Je ne serai pas toujours. » Ce verbe être que je conjugue au présent depuis ma naissance, un jour, peut-être ce soir, peut-être demain, on le dira de moi au passé : « Il était... il a été... » Peu

importe ce que l'on ajoutera : « Il était ceci... ou cela... bon ou mauvais, désagréable ou aimable. » On finira par ces mots : « Et maintenant, il n'est plus... »

Ainsi mon *être*, ma qualité merveilleuse qui m'a accompagné, plus que cela, qui m'a constitué dans toutes mes fibres, que je dorme ou que je veille, que je pleure ou que je rie, mon être, c'est quelque chose de fragile, de menacé. Sorti du néant, il y retourne. Et toute existence, même celle des montagnes les plus éternelles, un jour ne *sera* plus : les étoiles et la voie lactée, un jour, dans dix ou cent ou mille milliards d'années ou de siècles, peu importe, seront retombées dans le néant.

Mais quelle est donc cette qualité sans laquelle rien *n'est*, par qui tout *est*, et qui, en même temps s'écoule comme le sable dans la main d'un enfant qui s'efforce de le retenir et qui constate : « Il n'y en a plus... »

L'extraordinaire verbe ETRE

C'est que l'*être* ne peut se conjuguer pour nous, créatures, qu'avec le verbe *avoir*. Ce n'est pas : *je suis*, mais *j'ai* l'être.

Je *l'ai*, mais comme quelque chose que je puis perdre. Je dis : « J'ai la vie », et il ne me viendrait pas à l'idée de dire : « Je suis la vie ». *J'ai* l'être,

j'ai l'existence, mais comme un cadeau reçu, qui s'use, qui s'amenuise.

Le soleil *n'aura* plus d'être un jour, l'univers lui-même ne *sera* plus. Et pourtant, en même temps, ce n'est pas une illusion : *je suis* ! Un néant ne tient pas un stylo à la main. Oui, je suis et en même temps je ne *suis* pas plus l'être que la vie, puisqu'un jour je ne *serai* plus. Tout ce que je suis, je l'ai ; c'est-à-dire, je l'ai reçu. Tout ce que je suis m'est donné.

Alors je fais le bilan : je suis, mais je ne suis pas le « *Je suis* ». J'ai. Mais d'où me vient donc cette qualité, passagère mais si réelle ? Et sans laquelle rien n'est... ?

Dieu source de l'Être

Oui, l'existence je l'ai, mais je ne la tiens pas de moi-même. Sinon je ne consentirais jamais à la lâcher. Je la tiens d'un autre qui me la prête, qui me la donne, me la communique.

Je ne suis pas plus l'existence que le miroir pourtant tout illuminé n'est la lumière lui-même : il l'a, cette lumière, il la reflète, mais *la source* de la lumière, elle est ailleurs que dans le miroir, elle est dans le soleil ou dans la lampe qui eux sont la lumière.

Ainsi Dieu par rapport à tout ce qui existe est comme le soleil par rapport à tout ce qui est éclairé.

La source de la lumière, c'est le soleil.

La source de tout ce qui existe, c'est Dieu.

Tout ce qui est éclairé à la minute présente le doit au soleil qui lui donne la lumière.

De même tout ce qui existe le doit à Dieu qui lui donne à la minute même cette qualité unique : *exister...*

Dieu lui ne dit pas : *J'ai* l'Être, l'Existence, la Vie, mais « JE SUIS l'Être, l'Existence, la Vie », et : « C'est Moi qui les donne à tout ce qui existe. »

DIEU EST AMOUR

Dieu est le Tout-Autre, mystérieux et terrifiant, mais en même temps le Tout-Proche, attrayant et attirant.

En s'approchant de Lui, l'homme est saisi d'un frisson, il éprouve violemment le sentiment de son néant, comme le plongeur qui va se jeter de haut dans la mer, comme le parachutiste au bord de la trappe d'où il va sauter en plein vide.

Devant Dieu, Abraham se sent « poussière et cendre », Moïse se cache dans un creux de rocher comme le bédouin au milieu de la tempête de sable, Elie voile son visage d'un pan de son manteau.

Le soudeur à l'arc ne peut regarder la flamme sans que ses yeux n'en soient atteints, les savants atomistes sont brûlés par les radiations invisibles. Dieu est plus brûlant que toutes les flammes et tous les rayons : « *Nul ne peut me voir et demeurer en vie* », dit Dieu à Moïse (Exode, 33, 22).

Nous rapetissons toujours cette grandeur terrifiante de Dieu et pourtant devant ce gouffre inépuisable de grandeur une terreur sacrée s'empare de l'homme : « Où me cacherai-je, Seigneur, loin de ta face ? »

Cela l'homme d'aujourd'hui l'oublie quand il demande des comptes à Dieu. Mais Dieu lui-même lui répond :

*A qui pourriez-vous me comparer et m'assimiler ?
A qui me feriez-vous semblable et comparable ?
Je suis Dieu sans égal,
Dieu qui, n'a pas de pareil (Isaïe, 46).*

On ne traite pas Dieu comme un copain ou un domestique chargé de faire nos commissions. Paraître devant Lui est infiniment redoutable.

Certaines époques comprennent cela mieux que nous, mais peut-être le deuxième aspect de Dieu (qui nous est plus familier) leur échappait-il un peu. Car le Redoutable, est aussi et en même temps *l'Infiniment Tendre*.

L'amour mutuel d'un homme et d'une femme, aussi abîmé soit-il parfois, reste l'expérience la plus haute que l'humanité puisse éprouver de chaleur, d'intimité, de tendresse et de confiance dans l'abandon.

Or, Dieu s'est servi des comparaisons les plus fortes pour enseigner et témoigner le choix unique qu'il a fait de nous, et la tendresse la plus affectueuse de

son amour : Dieu a comparé son amour pour nous à l'amour d'un homme pour la femme « de sa vie », même infidèle, à l'amour d'un père pour le fils de « sa propre chair ».

Où trouver une plus belle déclaration d'amour ?

*Je te fiancerai à moi pour toujours,
Je te fiancerai dans la tendresse et dans l'amour,
Je te fiancerai à moi dans la fidélité
et tu me connaîtras
dans une réciprocité de tendresse (Osée, 2).*

A ces mots d'amour Dieu ajoute, comme un homme attentionné, ses plus beaux cadeaux :

*Je te donnai des vêtements brodés, des chaussures de cuir fin et un manteau de soie.
Je te parai de bijoux, je mis des bracelets à tes poignets et un collier à ton cou.
Je mis des boucles à tes oreilles, et sur ta tête un splendide diadème.
Tu étais parée d'or et d'argent, vêtue de lin fin, de soie et de splendides broderies. La fleur de farine, le miel, l'huile étaient ta nourriture.
Tu devins de plus en plus belle et tu parvins à la royauté (Ezéchiel, 16).*

Mais la bien-aimée est indigne : elle pousse l'infidélité et l'inconscience jusqu'à offrir à des amants les cadeaux dont elle a été comblée.

Malgré l'inconstance de l'humanité, Dieu reste fidèle :

*Comment t'abandonnerais-je ?
Mon cœur en moi se retourne,
toutes mes entrailles frémissent,
je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère,
je ne te détruirai pas...
Car je suis Dieu et non pas homme :
je suis le Saint et je n'aime pas à détruire... (Osée, 11).*

Reviens que nous retrouvions le bonheur... (Osée, 14).

A l'amour véhément d'un homme dévoré de chagrin, Dieu ajoute toute la force recueillie d'un père pour ses enfants :

*Quand Israël était enfant, je l'aimais,
mais plus je les appelais, plus ils s'écartaient de moi.
Moi, pourtant, je leur apprenais à marcher.
Je les pressais de mes bras
et ils n'ont pas compris que je prenais soin d'eux,
je les menais avec des liens d'amour,*

*j'étais pour eux comme celui
qui élève un nourrisson tout contre sa joue.
Je me penchais sur lui et lui donnais à manger...
(Osée, 11).*

Mais à l'amour paternel il manque encore quelque chose :

*Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle nourrit ?
Cesse-t-elle de chérir le fils de ses entrailles ?
Même s'il s'en trouvait une pour l'oublier,
moi je ne l'oublierais jamais... (Isaïe, 49).*

Violence de l'époux délaissé, attention intarissable du père, patience toujours en éveil de la maman, ainsi Dieu a-t-il enfoui, au cœur même de nos sentiments d'homme, la qualité de sa force, de sa tendresse, de son intimité avec nous.

Le Redoutable est le plus proche, le plus aimant. C'est l'inépuisable mystère de Dieu que cette alliance d'altitude inaccessible et d'intimité inconcevable.

OUI, TU ES DIEU VIVANT

Mon Dieu, mon Dieu,
mais enfin, qui es-tu ?
A travers ces pages
Où il n'est question que de Toi,
comme à tous ceux qui ont parlé de Toi,
il ne me reste dans la main
que quelques gouttes de rosée.

Quelques gouttes de rosée
pourront-elles étancher
la soif de l'humanité ?

Mon Dieu, mon Dieu,
quand j'ai dit de Toi
que tu es l'Immense,
le Tout-Autre, le Tout-Puissant,
ces mots appliqués à Toi

DIEU, QUI ES-TU ?

35

ne sont que de pauvres coquilles de noix
vides.
Mais ils m'aident à me mettre à genoux,
en silence, et à t'adorer.

Et quand je dis de Toi
que Tu es le Tout-Proche,
plus présent à moi-même
que mon propre nom,
alors, mon Dieu, je sais que la réalité,
là aussi, dépasse à l'infini
la fiction de mes paroles.

Mon Dieu, je t'ai appelé « le Feu »,
viens en moi, brûler, envelopper, aimer.
Et Tu es aussi « le Vent » :
qu'il m'emporte, me pénètre et m'assiège,
que jamais je ne dise : « Assez ».

Tu es la montagne,
sainte, séparée, inaccessible,
et Tu es le berger
chercheur perpétuel de la brebis égarée.

Tu es, mon Dieu, cela je le sais,
Tu es l'être le plus sûr
qui soit au monde,
sur lequel non pas un, non pas mille,

mais tous les milliards d'hommes
et toutes les générations par milliards
peuvent s'appuyer,
Celui qui ne manquera jamais,
et ne se manquera jamais.

Mon Dieu, tant d'hommes aujourd'hui
nient leur misère et veulent jouer au grand.
Pourquoi ? Parce qu'ils ne te connaissent pas
et qu'ils se doutent confusément
que s'ils regardaient en face
leur misère,
ils seraient noyés par elle et engloutis.

Mais moi, mon Dieu,
parce que je sais qui Tu es,
je n'ai pas peur de la regarder, ma misère,
Car Tu es plus grand qu'elle
et si mon cœur me condamne
Tu es plus grand que mon cœur.

Mon Dieu, Tu es l'Immuable,
non pas l'Immobile, mais l'Immuable,
Celui qui ne peut changer pour devenir meilleur :
mon Dieu, voici mon inconstance.
Tu es l'Éternel, et je suis l'éparpillé,
les jointures de notre temps

craquent de toutes parts,
rassemble-moi
dans ta présence sans fissure.

Tu es Celui qui est tout
et je ne suis pas grand-chose,
mais tout ce que j'ai de vrai,
de clair, de loyal,
c'est Toi qui, à chaque instant,
le crée en moi.
Et tu peux tout, je le sais,
même me faire très grand.

Tu ne dépends de personne
et Tu es Celui
qui est le plus immédiatement
accessible,
ta porte est toujours ouverte.

Mon Dieu, Tendresse infinie et vivante,
non pas une idée, mais Quelqu'un.



Et voici ta plus extraordinaire pensée,
car ce Dieu éternel,
au-dessus de toute succession,
et ce Dieu Esprit,
au-dessus de toute localisation,

va venir se mêler au temps
 et à l'espace :
 « Au sixième mois, dit saint Luc...
 dans une ville de Galilée,
 appelée Nazareth...
 à une Vierge,
 et le nom de la Vierge était Marie... »
 Un petit village,
 un tout petit peuple, sans importance,
 de pauvres gens,
 une petite jeune fille... Dieu...
 « Et le Verbe s'est fait chair
 et il a habité parmi nous
 et nous l'avons vu... »

Ainsi trente-trois ans durant,
 oui, sur notre terre,
 cette planète moins que rien, elle aussi,
 Dieu vient éterniser le temps.

Mon Dieu, cela donc peut-il se faire ?
 — Oui, car DIEU EST AMOUR.

Et ces trois mots, ces trois gouttes de rosée
 sont la source
 d'eau inépuisablement jaillissante,
 en Vie Eternelle,
 en force et en joie.

IL EST CONNU COMME INCONNU

Il est connu comme inconnu,
 C'est à lui que nous ressemblons le plus, à lui que
 nous ressemblons le moins,
 Il est souverainement communicable et souveraine-
 ment inaccessible,
 Il est le maître, il est le père,
 Il voit tout de l'intérieur et ne connaît que lui,
 Il se donne en attirant à lui,
 Il est l'amour infini qui donne tout et ne reçoit rien,
 Il est la générosité essentielle,
 Il est miséricordieux parce que juste,
 Il est patient et fidèle parce que immuable,
 Il est doux parce que puissant et intime,
 Il est le saint, le grand séparé,
 Il est le silence infini et sa parole crée les mondes.
 Il n'a qu'une pensée et toute pensée vient de lui.
 Il n'a qu'un amour et tout amour coule de lui,
 Il est Dieu,

Il est le seul,

Il est.

Il nous a faits à son image et comme à sa ressemblance,

Et le Verbe s'est fait chair.

Il ne connaît le mal qu'à travers le bien qu'il avait voulu,

Et il a planté sa demeure parmi nous, et nous l'avons vu plein de grâce et de vérité.

II

HOMME, QUI ES-TU ?

HOMME, QUI ES-TU ?

Chaque fois que nous nous demandons : « Qui est Dieu ? », une autre interrogation se pose : « Mais, au fond, que suis-je moi-même ? »

L'homme, cet inconnu...

QUE SUIS-JE DONC ?

Un point minuscule dans l'infinité de l'espace, moins qu'une fourmi perdue dans un champ sans limite.

— *Mais cet espace infini, moi seul suis capable de savoir qu'il existe et de découvrir les secrets des mondes inaccessibles.*

Le dernier venu dans l'immense chaîne de la vie, le plus fragile, le moins outillé au départ.

— *Mais c'est moi qui ai dominé sur toutes les autres créatures et les ai domestiquées à mon usage.*

Rien dans ton corps ne te différencie des animaux.

Tu leur as emprunté leur squelette, leurs muscles et ton cerveau est à peine le plus gros.

— *Mais ma pensée qui s'évade des frontières du corps comprend ce qui ne se voit pas, ce qui ne se touche pas, ne se pèse pas.*

Une petite glande abîmée ou détruite, un organe qui fonctionne mal, te voilà fou, incapable de penser.

— *Oui, comme le plus grand violoniste du monde quand son violon a une corde cassée ne peut plus jouer, mais sa capacité, son talent demeurent intacts.*

Mais qui donc es-tu : corps ou esprit ?

— *Je suis à la frontière de ces deux mondes, ou plus exactement je suis moi-même cette frontière.*

Par mon corps, je suis un chaînon de cet immense ensemble qui part des étoiles et qui, sur terre, me relie aux animaux, aux plantes, aux substances chimiques de l'air et du sol.

Mais l'extraordinaire, c'est qu'au milieu de ces êtres je ne suis pas perdu comme un enfant orphelin dans une foule : j'essaie chaque jour, au long de ma vie (et chaque vie au cours des siècles) de devenir un peu plus ESPRIT.

Je ne me satisfais pas de ce qui devrait me satisfaire, si j'étais seulement un corps : être logé, nourri, blanchi, ne me contente pas, aimer à la manière des bêtes ne me satisfait pas. J'ai besoin de distractions, de repas de famille, de fêtes, que mon esprit prépare à l'avance et où il trouve sa joie.

COMMENT J'AI DÉCOUVERT QUE J'ÉTAIS UN ESPRIT

Comment j'ai découvert que j'étais un esprit, je vais te le dire.

J'avais vingt-cinq ans, une bonne situation, de chers amis et des amies charmantes. Je n'étais pas blasé des plaisirs de la vie et pourtant, à certains jours, je m'ennuyais au milieu même des fêtes.

A quoi bon tout cela ?

Je paraîtrais sur la scène du monde comme une marionnette et puis, comme une marionnette usée, je serais remplacé par d'autres.

C'est alors que je tombai malade. Dans le silence des montagnes, je découvris peu à peu que Dieu existait, mais j'avais des moments de vertige et de doute : qui es-tu pour t'aventurer dans tous ces problèmes ?

N'étaient-ils pas des illusions, des fantômes « pour te consoler d'être malade, un opium pour endormir le cafard » ?

Pâques approchait. Je décidai d'aller passer la semaine sainte dans un couvent, chez les moines chartreux, à la Valsainte, loin de tous les hommes. On verrait bien s'ils avaient une réponse, eux, à me donner.

La chartreuse de la Valsainte, en ce lundi saint, méritait bien son surnom de « Paradis blanc ». De la petite ville où le train m'avait laissé, il fallait prendre un « traîneau » comme dans les vieilles images. Une toile cirée protégeait le voyageur dont la tête seule émergeait. Le vieux charretier suisse descendait de temps à autre et faisait route à côté de son cheval.

Dans le haut de cette vallée solitaire, le printemps n'était pas arrivé. Vêtu d'une grosse robe blanche, un grand chartreux maigre, rouge de froid et joyeux, m'accueillit. Il me conduisit dans une petite chambre à double fenêtre, me donna quelques indications et me laissa. Je ne devais le revoir que le lendemain et chaque jour un petit moment seulement... J'étais dans la maison du silence. Il ne me fit jamais le moindre « baratin », mais avec gaieté répondait à mes questions, puis disparaissait.

Je découvrais pourtant beaucoup plus que je n'espérais. Je suivais les offices du haut d'une tribune au fond de l'église, avec quelques autres jeunes gens. Eux savaient ce qu'était une messe, moi je n'y com-

prenais rien et lorsque, fatigué d'être à genoux, je m'asseyais, c'était le moment de la consécration.

Mais je pouvais réfléchir : ces hommes, ces grands moines qui, depuis mille ans, se succédaient ici, quelle vie était la leur ! Debout à deux heures du matin, dans ce gel de la montagne, priant tout au long de la nuit, ne mangeant qu'un repas par jour de septembre à Pâques, et jeûnant au pain et à l'eau tous les vendredis, vivant chacun seul dans une maisonnette, ne parlant pas sauf pendant de rares promenades en commun, ces prisonniers volontaires, étaient-ils fous ? Certains avaient abandonné des fortunes considérables, tous savaient que, librement, ils vivraient la même existence sans un jour de congé, sans revoir les leurs, trente, quarante ou cinquante ans, des Robinson Crusocé du ciel.

Or, ce n'étaient pas des fous. Il semblait que leurs yeux s'étaient éclaircis à regarder quelque chose que je ne voyais pas.

Ni des fous ni des égoïstes... Des hommes forts et joyeux... Alors ?

Le jeudi saint (j'ignorais ce qu'était cette fête), je vis tous ces moines communier à l'unique messe, les jeunes gens y allèrent aussi et tandis qu'ils formaient un grand cercle autour de l'autel, je restais seul à la tribune de l'église.

Où était le fou ? Étaient-ce ces hommes, ou bien était-ce moi qui ne croyais pas au-delà de ce que mes

sens me montraient ? J'étais seul à la porte d'un monde où ces chartreux avaient pénétré et trouvé leur liberté.

Repasant au bout de huit jours, j'étais si absorbé par tout cela que je ne m'aperçus ni du traîneau ni de rien.

Je revins à moi sur le quai de la gare. Une énorme locomotive électrique, blindée comme un tank, déboucha tout d'un coup. Devant cette énorme et puissante masse d'acier, comme dans un éclair, je compris ce qu'était *l'esprit*.

Certes, cette locomotive était l'œuvre des hommes et elle manifestait une ingéniosité admirable. Mais que représentait cette technique à côté de *l'esprit* que j'avais vu à l'œuvre chez les chartreux : l'homme qui, ayant dompté son corps, vit au sommet de son âme ; l'homme qui est arrivé à n'être, si l'on peut dire, qu'esprit et s'absorbe dans la contemplation aimante de Dieu, y trouvant sa joie et sa paix. Je saisissais qu'au-delà de ce que nous fabriquons, bien plus avant que tous les progrès techniques, il y a en nous une force invisible, un poste émetteur et récepteur d'ondes capable de nous brancher sur Dieu.

L'homme qui a découvert cela a trouvé le vrai *moi* de sa vie.

Celui qui l'ignore, fût-il couvert de luxe, est comme un aveugle dans une ville inconnue.

ÊTRE « PETIT »

Etre humble, se savoir « petit » parce que, devant Dieu, c'est la seule attitude logique.

Prier pour qu'un jour cette évidence : Dieu-Père illumine ma vie.

Etre pauvre, renoncer à ses richesses et à son droit.

Ainsi, se crée, peu à peu, une intimité avec Dieu : il n'est plus un étranger, un inconnu lointain : en moi se créent des liens d'enfant, un dialogue avec quelqu'un que je comprends et qui me comprend.

Alors je découvre peu à peu que ce que Dieu regarde ce n'est pas l'écorce extérieure de mes actions, mais le motif intérieur qui m'a poussé.

ÊTRE PETIT DEVANT DIEU, C'EST PRIER.

ÊTRE PETIT ET PRIER, CELA VA FORCÉMENT ENSEMBLE.

Si, en toi-même, tu t'es fait petit devant Dieu,

si tu en as le désir tout au moins, car le jour où tu essaieras pour de bon, tu verras que c'est terriblement difficile, alors tu peux prier.

Prier, c'est parfois demander, mais d'abord et toujours, c'est permettre à Dieu de pénétrer en nous.

Prier, c'est créer en nous les dispositions d'esprit et de cœur, qui nous mettront sur la longueur d'onde de Dieu.

Prier, c'est ouvrir les volets...

Dieu seul peut te donner la certitude de sa présence :

Demande-la,

Prie,

Jésus ne cesse de te dire trois choses :

- SOIS SÛR D'ÊTRE ÉCOUTÉ,
- PRIE AVEC PERSÉVÉRANCE,
- CAR CELUI QUI T'ENTEND EST UN PÈRE.

J'AI LA FOI « COMME TOUT LE MONDE »...

C'est la réponse presque automatique... lorsqu'on demande à quelqu'un :

Pourquoi faites-vous baptiser votre enfant ?

— Pour faire *comme tout le monde...*

« Pourquoi voulez-vous que votre enfant fasse la Communion ?

— Nous ne sommes pas des sauvages. Je veux qu'il soit *comme tout le monde...* »

« Vous voulez vous marier à l'église ?

— Bien sûr. *Tout le monde* chez nous est marié à l'église. Pensez donc... la tante, la belle-mère de la cousine, le tonton, tout le monde a été marié à l'église... Alors... »

Un jour, je demandais à un garçon :

« Pourquoi vas-tu à l'école ?

— Il faut bien... *Tout le monde y va...* »

Le même jour, arrêté sur la route par un troupeau de moutons, au premier mouton qui passait à ma portée, je demandais :

« Que fais-tu comme ça ? »

Il me répondit : « Bê-ê... »

J'ai été surpris...

C'est la première fois qu'on ne répondait pas à mes questions :

« *Comme tout le monde.* »

Et dire que nous sommes des hommes, c'est-à-dire des êtres capables de penser et de conduire leur vie. Je mange. Ce n'est pas pour faire comme tout le monde... Mais parce que j'ai faim.

Je vais à l'école. C'est pour m'instruire.

Je vais à la messe. C'est que je crois en Dieu et que c'est là que je le rencontre.

Je suis heureux, car ma vie a un sens.

Je suis fier, car je suis un homme et qu'aujourd'hui c'est assez rare...

Non, je ne veux pas être « comme tout le monde ».

III

JÉSUS, QUI ES-TU ?

AVIS AUX INCROYANTS

Vous vivez entourés de gens qui se disent chrétiens : vous constatez que certains d'entre eux ne valent pas cher. Vous pensez que leur devise c'est : « Faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais. » Vous connaissez d'autres chrétiens, au contraire, qui sont chics.

Alors, être chrétien, est-ce être parfait ? Non.

Vous allez parfois à une messe de mariage ou d'enterrement.

Peut-être même votre fille ou votre gamin vont-ils au catéchisme et au patronage ? « Ça les enlève à la rue. Le curé ne leur donnera pas de mauvais conseils, il leur apprendra la politesse. »

Sans doute vous êtes-vous marié à l'église ?

Hé bien, je vous le dis, à travers tout cela, vous n'avez vu que l'extérieur du christianisme, « l'emballage ». Il faut déplier le paquet.

Si vous avez affaire à un vrai chrétien, vous devez

aboutir à cette constatation : un chrétien, c'est quel-
qu'un qui est relié vitalemment à ce personnage extra-
ordinaire, JÉSUS-CHRIST, Dieu fait homme.

Ça vous semble une légende tout juste bonne pour
un enfant qui croit encore au Père Noël ?

Je comprends bien votre étonnement, et pourtant
C'EST CELA ÊTRE CHRÉTIEN ET PAS AUTRE CHOSE.

Des savants, des bienfaiteurs de l'humanité, des
génies ont cru à cela et y croient encore aujourd'hui.

Ils savourent la phrase écrite par l'apôtre saint
Jean qui a connu Jésus-Christ : « Dieu a tant aimé
l'humanité qu'Il lui a donné son Fils Unique afin
que cette humanité ne sombre pas, mais qu'elle
aboutisse à une vie que la mort même n'arrête pas. »

Dans votre entourage, vous rencontrez peut-être
trop souvent des chrétiens qui vous semblent des gens
bien raisonnables, pas trop casse-cou, plutôt conser-
vateurs que révolutionnaires, qui ont la tête bien sur
les épaules et les pieds sur la terre. Sont-ils chrétiens
vraiment ou non, je n'en sais rien, mais s'ils le sont
vraiment, ils croient à cette histoire étonnante :
Jésus-Christ !

En tous cas être chrétien, c'est croire ceci et pas
autre chose : *Dieu nous donne sa propre vie par Jésus-
Christ.*

UN LIVRE CHOC

Dans mon enfance, j'avais lu et appris l'Évangile.
Mais je n'avais pas la foi : de l'Évangile, il n'était
rien resté. Dix ans passèrent. Un jour, au cours d'une
conversation animée en famille, presque une discus-
sion politique, une phrase de Jésus-Christ était sortie
toute seule de ma mémoire, comme une photo tombe
d'un tiroir où on l'avait oubliée : « *Si vous aimez seu-
lement ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ?
Les païens en font autant !* » Je citai cette phrase,
étonné de la trouver si profonde.

Dans le feu de la dispute, personne ne voulut y
prêter attention. Elle m'avait semblé pourtant, en la
disant, si extraordinairement vraie cette phrase du
Christ, et si peu dans les habitudes des hommes !
Puis tout était reparti dans l'oubli : le tiroir s'était
refermé...

Quelques mois plus tard (ou quelques années je ne
sais plus), partant en sana, emportant quelques livres,

je glissai dans ma valise l'Évangile de mon enfance. Mais je ne le lus pas d'abord.

J'étais en train de découvrir Gandhi. Ce petit homme laid, maigre, à moitié nu, résistait victorieusement à l'immense Angleterre. Ses moyens : la pauvreté, la loyauté, la souffrance personnelle, la pureté ; mais une pauvreté, une loyauté, une pureté prises au sérieux et poussées jusqu'au bout.

Un homme qui croyait pour de bon en ces valeurs, en avait fait des armes plus puissantes que les émeutes, les complots et les coups de feu.

Un jour, comme un court-circuit, une liaison se fit dans mon esprit : tout cela qui vivait en Gandhi, n'était-ce pas ce que disait l'Évangile ? Les catholiques qui m'entouraient n'avaient-ils pas la même doctrine ? Même s'ils ne la pratiquaient pas toujours... ?

C'est ainsi que je *lus*, pour la première fois, me semblait-il, cet Évangile que j'avais appris par cœur autrefois. A la phrase « Si vous aimez ceux qui vous aiment... » venaient s'en ajouter des centaines d'autres, souvent déroutantes, mais faisant choc, donc vivantes.

J'avais lu bien des livres : mais celui-ci était à part : je n'y étais pas seulement *lecteur*, mais *témoin* et même, à certains passages *interrogé* : « Et toi, que dis-tu de ceci ? Qu'aurais-tu fait ? Et que feras-tu après avoir lu cette page ? »

Un livre pas comme les autres, plus exactement

une lettre personnelle. On aura beau la déchirer, on l'a quand même reçue.

Elle pose un problème.

Elle contient un appel.

Elle porte la joie.

JÉSUS, QUI ES-TU ?

Tu nais dans une étable, car l'hôtellerie du village n'a pas voulu recevoir tes parents, petits artisans pauvres, vu « qu'il n'y avait pas de place ».

C'est déjà quelque chose si tu es un homme, mais si c'est Dieu même, venu parmi nous ?

Peu après, tes parents et toi devez fuir, vous devez quitter votre pays en quelques heures, vous réfugier à l'étranger, car, chose incroyable, le pouvoir en veut à ce gosse que tu es.

C'est déjà quelque chose si tu es un homme, mais si ce petit réfugié c'est Dieu même, venu parmi nous ?

Ta famille revient plus tard au pays, et là, le gosse grandit ; tour à tour, trente ans durant, écolier, apprenti, ouvrier, tu équarris des poutres pour les maisons, tu fabriques des outils pour les paysans, ou des

JÉSUS, QUI ES-TU ?

61

lits, des sièges, des coffres pour les gens du bourg. Tu as les mains rugueuses et les muscles fatigués du travailleur.

C'est déjà quelque chose si tu es un homme, mais si cet ouvrier est Dieu même, venu parmi nous ?

Un jour, tu as trente ans, tu ranges tes outils, fermes l'atelier. Avec la même tranquille assurance que lorsque tu travaillais le bois, tu vas parler aux hommes. Tu leur dis que Dieu est un Père, que toi, Jésus, es venu « donner la vie aux hommes pour qu'ils l'aient avec surabondance ».

C'est déjà quelque chose si tu es un homme, mais si celui qui prêche c'est Dieu même, venu parmi nous ?

Tu ne veux surtout pas te mêler de politique. Tu n'es pas venu pour cela, dis-tu, et voilà, pourtant, que les chefs politiques et religieux prennent peur. Ils ont peur de cet homme qui ne parle que de l'amour de Dieu pour les hommes. Ils s'entendent pour le faire disparaître.

C'est déjà quelque chose si tu es un homme, mais si celui qui parle ainsi d'amour c'est Dieu même, venu parmi nous ?

Si tu n'es qu'un homme, ta vie n'est rien de plus qu'un noble exemple. Mais... si c'est DIEU VENU PARTAGER notre souffrance, alors tout change.

TOUT CHANGE, CAR...

si chacune de ces plaies,
 si chacune de ces insultes,
 n'étaient infligées qu'à un homme,
 le problème de la souffrance ne trouverait là aucune solution : cela n'ajouterait qu'une souffrance de plus.

Mais si chacune
 de ces mêmes meurtrissures
 a été subie par Dieu lui-même,
 alors, nous ne pouvons plus jeter la souffrance
 comme un reproche, à la figure de Dieu.

On ne peut faire aucun reproche à quelqu'un qui
 donne sa vie aux autres par pur amour ;
 qui oserait de même, reprocher quelque chose à
 Dieu s'il s'est engagé sans aucune obligation, dans la
 souffrance de l'humanité ?

Il reste des obscurités, mais il y a une chose au
 moins que nous ne pouvons pas dire à Dieu :

« Vous ne savez pas ce que c'est. »

*Dieu n'est pas venu
 supprimer la souffrance
 il n'est pas venu l'expliquer, mais,
 il est venu la remplir de sa présence ¹.*

1. Paul Claudel.

L'AMI FIDÈLE
 DES « PETITS » ET DES PAUVRES

Le soir de Noël, Dieu est entré dans le monde,
 petit et nu.

La foi de Dieu et en Dieu n'entrera dans nos vies
 que si, à notre tour, nous acceptons d'être petits et
 dépouillés.

Il est l'ami des petits et des pauvres, ceux qui sont
 pauvres d'argent.

Mais aussi

ceux qui sont pauvres de santé,	<i>les malades</i>
ceux qui sont pauvres de relations,	<i>les humbles</i>
ceux qui sont pauvres d'instruction,	<i>les simples</i>
ceux qui sont pauvres d'orgueil,	<i>les doux</i>
ceux qui sont pauvres même de qualités et de vertus	<i>les pécheurs</i>

En Jésus se rencontrent deux qualités rarement réunies chez un même homme : une grande exigence au

nom d'un grand idéal ; il dira par exemple : « Soyez parfaits comme Dieu, votre père du ciel, est parfait » et *en même temps* une bonté pleine de tendresse et d'encouragement, dès qu'il voit une étincelle de bonne volonté dans une âme.

*Sa force est douce
sa tendresse énergique
son pardon ne pèse pas.*

PRIÈRE DU VENDREDI SAINT

*Oh ! mon peuple, que t'ai-je fait ?
En quoi t'ai-je attristé ? Réponds-moi...*

Est-ce parce que je vous ai donné la terre entière et ses richesses, son blé, ses vignes, son charbon, son pétrole, ses atomes ?

Vous accaparez ces biens d'abord, au lieu de les distribuer, puis vous vous en servez pour la guerre et alors, vous les gaspillez et les gâchez.

Est-ce parce que je vous ai donné ma vie et la force ? Et vous vous en servez pour tuer cette vie et persécuter les faibles et les minorités.

Est-ce parce que je vous ai donné la parole qui vous permet de communiquer avec les autres hommes ? Et vous l'utilisez pour mentir et cacher les pensées de vos cœurs.

Est-ce parce que moi, le Créateur, je suis venu parmi vous sur terre comme simple ouvrier charpentier, aux mains rudes et calleuses ? Et vous, vous avez transpercé mes mains, et vous m'avez cloué sur la croix.

Est-ce parce que je vous ai donné une femme toute pure comme Mère ? Et vous, vous ne l'écoutez pas et vous vous en moquez.

Est-ce parce qu'en mourant, j'ai laissé ma Parole pour apprendre aux hommes à s'aimer pour de bon ? Et vous, cette Parole, vous ne voulez pas l'écouter et vous vous étonnez que tout aille mal.

*En quoi t'ai-je attristé ? Réponds-moi...
— Oh ! mon peuple, que t'ai-je fait ?*

L'ÉGLISE COMME OBSTACLE ET CHEMIN

« Mon Royaume, a dit Jésus, est semblable à une très petite graine plantée dans le sol... Pour qu'elle grandisse, elle doit accepter de mourir en terre, mais ensuite elle devient un grand arbre et les oiseaux du ciel s'abritent dans ses branches. »

La graine, c'est Jésus lui-même, et sa mort sur la croix a été la naissance de l'Eglise. Toute la vie de Dieu passe désormais dans l'Eglise comme la graine fait passer toute sa vitalité dans l'arbre immense qui naît d'elle et ne fait qu'un avec elle.

Arbre et graine ne font pas deux, mais un : ainsi les chrétiens sont Un avec Jésus.

La graine contient déjà en germe tout l'arbre : Jésus s'achève dans les chrétiens.

Mais sur ce tronc magnifique les passants stupides ont laissé leur trace et elles ne sont pas belles ! Les graffiti, les entailles des canifs et les coups de hache, la poussière et les ordures ont sali et parfois déshonoré

l'arbre et ses abords. Les lichens et les parasites l'envahissent. Cependant, sous l'écorce abîmée, la sève passe puissante.

Le grand chêne de l'Eglise est, lui aussi, souvent défiguré. Chaque époque y laisse sa trace, sa mentalité, ses joies, ses laideurs, ses misères, ses drames. Un siècle d'intolérance généralisée, et c'est l'inquisition : une époque de fanatisme, et les guerres de religion naissent ; l'intérêt politique déguisé, et le massacre de la Saint-Barthélemy est perpétré au son des cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Mais l'Eglise est plus forte que le mal, les puissances de mort ne prévaudront pas contre elle. Sa vie est indestructible, car elle est la vie du Christ même.

Un mystère, c'est le point de jonction de deux vérités : chacune d'elles est compréhensible séparément, mais ce que nous ne saisissons pas, c'est leur rencontre.

Il y a toujours mystère lorsque se fait la rencontre de Dieu et de l'homme : ce Dieu que nous comprenons si immense et au-dessus de tout ; l'homme que nous savons par notre propre regard sur nous-même si médiocre et ordinaire. Comment une telle rencontre peut-elle se faire ?

Or l'Eglise est le point que Dieu a choisi pour rencontrer notre humanité tout au long de l'histoire :

seule la dimension de l'infini amour de Dieu peut rendre croyable un tel dessein.

Oui, mystère que l'Eglise mêlée au péché de ses enfants, mais comme à l'adversaire avec lequel elle lutte jusqu'à la fin des temps.

Oui, mystère que cette Eglise sainte et qui n'est pas une Eglise idéale, mais qui est bel et bien l'Eglise de l'histoire, le Corps du Christ se prolongeant dans l'humanité.

Oui, mystère que l'Eglise, extension, communication, survie de Jésus de Nazareth se continuant dans l'Eglise de Pierre, dans l'Eglise de Rome.

Oui, mystère d'une Eglise dont le tronc est solidaire de l'histoire terrestre, mais dont la cime est déjà dans le ciel. Une Eglise à la fois sainte et composée de membres pécheurs.

DANS L'ÉGLISE
CHAQUE HOMME EST
UNE ÉGLISE VIVANTE PUISQUE
DIEU HABITE EN LUI

Dieu a créé l'homme, lui donnant l'esprit. Il l'a appelé à entrer dans son intimité, mais l'homme est un enfant ingrat et distrait.

Alors Dieu revient à la charge : Il va venir lui-même « en personne » dans notre chair, et c'est le Christ.

Trente-trois ans, la terre est foulée par lui. Des hommes, des femmes, des enfants l'entourent. Il guérit, il console, il pardonne, il annonce qu'au-delà de la terre un Royaume nouveau attend l'humanité.

Mais un jour il part « nous préparer une place dans le Royaume ».

Mais Dieu ne veut pas laisser la terre et l'homme vides de sa présence. Et parce qu'il est Dieu, il va toujours en progressant. Alors Dieu décide qu'il viendra lui-même demeurer dans l'intimité de chaque homme de bonne volonté.

L'Esprit-Saint de Dieu deviendra l'hôte de notre âme.

Maintenant, toi qui lis, tu sais ce que c'est, un chrétien.

Un homme qui croit à Jésus-Christ, certes, mais surtout un homme qui sait que Jésus-Christ est présent dans son âme. Pour prier tu n'as pas à tendre le cou vers le ciel, à faire des contorsions à attraper un torticolis.

Mais, dans la foi, tu sais que le Christ est là, ami toujours présent, flamme vivante de ton âme, plus présent encore que lorsqu'il parcourait la terre. Et non pas présent à quelques hommes, à douze apôtres, à quelques saints, mais présent dans notre âme, à toi, à moi, pauvres types oublieux, distraits et bien d'autres choses... Un chrétien est la plus noble des églises. Le Dieu vivant y habite.

Ami, ferme les yeux, ferme ce livre, fais silence. Ecoute Jésus-Christ te dire :

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera.

— Seigneur, je n'ose pas... Comment croire ?
— Souviens-toi de ma dernière parole
avant de quitter la terre :
" Voici que je suis avec vous tous les jours
jusqu'à la fin des temps. " »
Fais silence. Ecoute.

CECI EST POUR LES INCROYANTS ET LES INDIFFÉRENTS

« Je sais en qui j'ai placé ma confiance. »

Le passionné du tiercé place sa confiance dans le cheval qui va gagner. Le joueur de Monte-Carlo dans la martingale qu'il a inventée. La mère de famille place toutes ses ambitions dans son fils qui prépare les concours. Le fonctionnaire dans la retraite qu'il prendra un jour.

Or le cheval n'arrive même pas « placé ».
La roulette ruine son joueur.
Le fils épouse une mauvaise fille.
Le futur retraité meurt avant soixante-cinq ans.
Mais le chrétien place sa confiance dans le Christ.

Le financier jette tout le paquet en Bourse, à la hausse ou à la baisse.

L'inventeur y laissera sa chemise pour réaliser son plan.

L'explorateur y joue sa peau s'il le faut, mais passera.

Le dictateur dit : tout ou rien.

Et quand le financier, l'inventeur, l'explorateur et le dictateur ont réussi (une fois sur mille), que leur reste-t-il ? Le cimetière fatalement.

Mais le chrétien n'est pas déçu par le Christ.

Quand un chrétien est déçu du christianisme, c'est qu'il espérait le Christ, plus autre chose.

Autre chose qui peut prendre de beaux titres : considération, décoration, apostolat, mouvement, dévouement, groupement.

L'autre chose a craqué emportant son espérance. Ou pire, l'autre chose a réussi, le chrétien s'y est englu.

Ce n'est pas que le chrétien ne doive rien faire, et attende le Christ comme l'oie attend sa pâtée : « Ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur, qui entreront dans les cieux, mais celui qui fait la volonté de Dieu. »

Mais la première volonté de Dieu, c'est de renoncer aux idoles.

Aime ta femme, totalement, corps, cœur et âme, donne-toi à elle.

Mais n'en fais pas une idole.

Aime tes enfants, ton père, ta mère.

Mais qu'ils ne te bouchent pas l'horizon de Dieu.

Aime ton boulot, à fond, ton groupe, ton syndicat.

Aime tes frères, jamais tu ne les aimeras assez.

Mais aime-les vraiment, dans la lumière de Dieu.

Non pas comme un ersatz de Dieu,

Ou une évasion de Dieu.

Dieu a dit de lui-même qu'il était « jaloux ».

Ça t'étonne.

Mais quand un être a tout fait,

tout donné à un autre, cela s'explique.

Récapitule :

Il t'a donné d'être, d'exister.

Et il te porte sans cesse dans l'existence.

Il est venu sur terre pour toi,

Il y est mort pour toi,

Il vit en toi.

Il reste présent dans l'hostie.

Il s'est tellement mêlé à toi qu'il ne fait qu'Un avec tous.

Il te prépare et te donnera l'infinie plénitude de sa vie.

Et tu dis : « Ça ne m'intéresse pas. »

Tant pis pour toi, tu passes à côté de ta seule chance
de bonheur.

Mais comprends, au moins, qu'un chrétien
qui sait que tout cela est vrai,
et qui trouve cela dans ce qu'on nomme l'Eglise,
puisque'elle est extension de la présence du Christ
vivant,
aime le Christ et sache dire
au début, à la fin et au milieu :
« Pour moi, vivre, c'est le Christ,
car je sais bien en qui j'ai placé ma confiance. »

ÉCOUTE

Lecteur, mon frère inconnu et bien-aimé,
ai-je réussi ce que je voulais ?
Te faire croire en Jésus-Christ ? Non pas...
Lui seul peut se communiquer à toi.
Mais ce que je voulais,
c'était te prendre par la main,
te mener en face de Lui.
Comme cette femme qui, oubliant ses péchés et sa vie
tortueuse, appelait les gens de sa ville :
(Elle, on l'appelait la Samaritaine).
« — Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que
j'avais fait... Ne serait-ce pas le Christ ? »
« Et ils virent et ensuite ils disaient à la femme :
— Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons.
Nous l'avons entendu nous-mêmes,
et nous savons
qu'il est vraiment le Sauveur du Monde. »

Je t'ai montré, ô frère bien-aimé, ô sœur inconnue,
un homme.
Je te l'ai montré, cet homme,
si semblable à nous :
rien d'humain ne lui est étranger.
Il n'est étranger qu'au mal de l'âme, au péché ;
mais ce mal qui ne l'atteint pas, il le comprend et
veut le guérir.
Je te l'ai montré, cet homme,
tel que les mêmes témoins me l'ont montré
mourant pour toi,
mourant pour moi,
reprenant la vie
te la rendant,
me la rendant.
Tu ne me crois pas ?
Tu as raison.
Ma vie n'est pas un témoignage suffisant.
Mais ces milliers d'hommes
d'autrefois et d'aujourd'hui,
Perpétue et Félicité,
l'abbé Tong et ces Chinois qui meurent aujourd'hui,
à la minute même peut-être,
ne les croiras-tu pas ?
Tous des fous, des excités ?
Des gens à qui les curés ont bourré le crâne ?
Ce serait encore plus inexplicable
que ce que je t'ai expliqué...

Je veux te dire maintenant, avant de nous séparer,
comment moi, Jacques Loew, pauvre garçon qui ne
vaut pas mieux que toi, j'ai trouvé le Christ..
Je me suis mis à genoux.
J'ai prié.
J'ai dit : « Seigneur, si c'est vrai,
faites-vous connaître. »
Dis cela.
Ou ce que tu voudras d'autre qui sortira de ton cœur.
Je l'ai dit un mois, deux mois, six mois :
Redis-le un mois, deux mois, un an peut-être.
Et un jour tu diras,
comme moi,
comme moi, après tant d'autres,
comme moi, après cet homme de l'Évangile :
« Seigneur, je crois,
mais viens au secours de mon incrédulité. »
Un jour enfin, comme Pierre,
comme des millions d'hommes,
tu diras :
« Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ,
le Fils du Dieu vivant. »
A genoux comme l'apôtre Thomas,
qui ne voulait pas croire,
tu balbutieras :
« Mon Seigneur et mon Dieu. »

Alors toutes les peines seront oubliées,
 tu auras trouvé la Joie
 que Dieu seul peut te donner :
 et, au-delà de la Joie,
 une paix inexprimable,
 car tu comprendras ce que signifient ces paroles :

« IL M'A AIMÉ,
 « IL S'EST LIVRÉ POUR MOI¹. »

1. Saint Paul.

PRIÈRE POUR CONTINUER A CROIRE

Voilà, mon Dieu des années que je te cherche
 et ma vie n'est pas loin de finir.
 Dix ans, quinze ans sont si vite passés.

Ce n'est pas que je sois pessimiste
 et que je joue à me faire peur !
 Ce n'est pas que j'abandonne la course
 rêvant à la retraite paisible.

Non, non, je te demande la grâce
 de continuer à aller de l'avant
 comme autrefois, à vingt ou à trente ans
 ou même à cinquante...

Mais si je pense à l'âge, c'est parce qu'il m'apporte
 avec lui un surcroît, un surplus,
 une nouvelle provision de foi.

Oh ! bien sûr, les tentations n'ont pas disparu
et même celles qui se font moins bouillonnantes
ont simplement peut-être changé de forme.
Et l'on fait des bêtises à tout âge.

Mais ce qui fait ma grande joie,
c'est de découvrir que la foi s'amplifie avec l'âge.

Il y a longtemps qu'on vit ensemble, mon Dieu.
Rien n'est plus beau qu'un vieux ménage
où l'amour n'a cessé de grandir.
Bien sûr, ils n'y mettent plus d'exubérance
et ne jouent plus aux amoureux
qui s'embrassent dans les coins...

Mais entre ces deux vieux,
il y a tant d'attentions fidèles,
un tel capital de tendresse accumulé
et ils sont tellement devenus « tout l'un pour l'autre » !

Comme deux danseurs qui n'auraient même
plus besoin de musique
pour esquiver le même pas.
Il a fallu pour cela des luttes,
et sans doute des disputes !
Ça leur a coûté quarante ou cinquante ans d'existence,

mais maintenant, ils ne sont plus qu'un.

Eh bien, la foi c'est ainsi.
Avec l'âge, elle prend plus de consistance,
plus de force, moins d'éclat,
mais tellement plus de confiance.
Elle envahit chaque coin de l'âme et du corps,
et Dieu devient Dieu de mieux en mieux.
Elle tient alors en quatre ou cinq mots,
un peu moins, un peu plus, selon chacun,
et même si parfois je les radote,
ils sont tout pleins de toute ma vie.

Dieu Père et ça suffit : Père,
mais à la façon de Dieu,
total et toujours inexprimable !
Dieu Fils, Jésus-Christ,
l'ami, le compagnon d'humanité,
Dieu et Homme, et autant l'un que l'autre.
Jésus qui m'as greffé sur toi,
en sorte qu'une perfusion de sang et de sève
a fait passer ta vie en moi,
— ça s'appelle la grâce —
et tu m'as donné ta Mère pour mère : Marie.
Dieu Saint-Esprit, le souffle caché,
et la source radio-active de mon âme,
qui s'épanouira dans l'ouragan de la Pentecôte du
Ciel.

Bien sûr, les hommes, mes frères,
 m'énervent parfois encore prodigieusement.
 Pas tous, bien sûr, et pas certains d'entre eux :
 je ne parle ici ni de mes filleuls,
 ni de mes amis, ni de ceux qui m'aiment,
 ni de ceux qui m'ont écrit un jour ou l'autre,
 c'est si facile ceux-là de les aimer,
 et c'est si bon que cela va de soi
 (les païens en font autant, disait Jésus).

Je ne parle pas non plus de ceux qui sont loin,
 tellement loin que tout le monde déclare les aimer,
 ceux qui ont froid, faim, qui sont opprimés,
 les sous-développés qu'on n'a jamais vus
 et ne vous dérangent pas,
 ceux-là aussi je me sens toujours capable de les aimer,
 avec de bonnes paroles, ou même un chèque postal,
 ils sont si loin, ils ne cassent pas les pieds.

Mais où c'est plus difficile, c'est d'aimer ceux qui
 sont tout près, qui ne me sont rien, qui dérangent
 mes plans, qui viennent au mauvais moment em-
 prunter quelque chose : des sous, du temps, un service.

Mais quand donc, Seigneur,
 saurai-je aimer ?
 Aimer ceux qui ne savent pas le rendre,

aimer ceux qui vous font des ennuis,
 aimer ceux qui sont d'un autre avis !
 Enfin en « un » mot aimer « le prochain »
 (celui-là on ne le choisit jamais).

Eh bien, dans toute cette misère de ma vie,
 c'est la foi qui est, si j'ose dire, toute mon espérance !
 Car elle pèse de tout le poids massif
 des découvertes que j'ai faites de toi,
 ô mon Dieu immense et grand,
 pour me faire voir « ce prochain » à ta lumière.

Une fois de plus je vais m'y mettre.
 Peut-être bien qu'un jour
 j'y arriverai à la fin.

Et si ce n'est pas avant le jour de la retraite,
 ni peut-être même avant ma mort,
 c'est encore la foi qui me tirera d'affaire.

Parce que j'ai foi en Jésus-Christ, qui m'a aimé,
 ne me regarde, Dieu Père, qu'à travers lui, Jésus
 qui vit et règne avec toi,
 dans l'unité de ton esprit d'amour,
 tout au long de l'histoire du monde.

Oui, je crois.

IV

A TOI QUI CHERCHES
ET QUE J'AIME

L'AVENTURE DE LA FOI

Trois ou quatre kilomètres de tubes, des milliers de tonnes d'acier qui tournent jour et nuit dans le sol pour le forer. Des installations qui valent plus d'un milliard d'anciens francs chacune.

Le moindre faux mouvement, une manœuvre inexacte du chef sondeur, cela peut se traduire par une panne de cent ou deux cents millions.

Des merveilles de technique, des prodiges d'ingéniosité.

Bien avant le forage, tout un monde de savants et de géologues a ausculté le sous-sol à la recherche des précieuses roches souterraines imbibées, telle une éponge de grès, de pétrole.

Pour les déceler, ils ont créé des tremblement de terre miniature, étudié la propagation des ondes dans le sol, interprété leurs graphiques, établi des cartes souterraines et, mi-sorciers, mi-savants, déclaré : c'est ici qu'on va creuser...

Alors, plusieurs mois durant, en plein désert, c'est le grand affairément : de jour, de nuit, sans dimanche ni fête. Dans le tonnerre du bruit des compresseurs, des génératrices et des diesels, la ronde des camions de matériel, des citernes qui apportent des tonnes et des tonnes d'eau nécessaires pour le forage, les remorques frigo avec les vivres, les avions atterrissant sur une piste de fortune, les géologues qui analysent les échantillons du sous-sol ramenés à la surface. Rien n'est assez moderne, rien n'est trop coûteux et les trépons qui fouillent le sol usent des dents de diamant. Que donnera ce forage ? De l'eau saumâtre, du gaz ? des traces de pétrole ou une forte quantité ?... S'il mérite d'être exploité on reprendra et on changera le long tube du puits et on le cimentera pour que le pétrole puisse monter à la surface. Le derrick de trente-cinq mètres de haut partira vers un autre forage, et avec lui les hommes et le matériel. Il ne restera plus rien que quelques tuyaux et les vannes d'un tout petit appareil, appelé à cause de cela : « l'arbre de Noël ». Mais tout au long des pipe-lines, l'or noir du pétrole coulera sans trêve. Mais le touriste ignorant, de passage au désert et dans l'ignorance de tout ce qui a précédé, risquera de dire : « C'est cela, l'aventure du pétrole ? » oubliant tout ce que ce pétrole apporte de vie et de mouvement à des milliers de kilomètres de là.

Il en est de même de la foi dans une vie d'homme. Elle est souvent cachée au fond de l'âme, présente depuis le baptême, mais tant d'événements l'ont recouverte, et comme engloutie sous le granit et les sables. Il a fallu plus qu'un tremblement de terre pour qu'on se mette à sa recherche : des deuils, des déceptions et parfois jusqu'au rappel des saletés que l'on a faites et de la boue dans laquelle on s'est vautré.

Alors commence la phase active : des profondeurs nouvelles se creusent dans l'âme et les soubassements vrais de nos vies apparaissent. Ça ne va pas tout seul ! On peine, on lutte, on crie au secours. Tout s'arrête et l'on ne sait trop comment tout repart !

Certains se découragent, ils plient bagage. Et il est vrai que pour quelques-uns sans doute le forage n'atteindra la source de la foi que dans l'au-delà de leur vie terrestre.

Mais pour ceux-là, même si elle ne jaillit pas au plein jour, la foi est bien présente dans leur âme tant qu'ils la cherchent.

Pour les autres : ceux qui sont arrivés au bout, une nouvelle phase commence. Au remue-ménage de la découverte fait place un grand calme ; les échafaudages compliqués ont disparu. La routine, il est vrai, menace et l'ensablement. Mais au fond, il y a cette foi qui circule et vivifie toute chose. Mais l'incroyant

qui ne verra que l'extérieur sera tenté de dire — comme l'était le touriste — « C'est ça la foi ? » Au nouveau croyant de montrer alors que cette foi secrètement l'anime et change sa vie.

POURQUOI JE T'AIME

Tu m'as dit souvent : « Vous les chrétiens, votre amour n'est pas désintéressé comme le nôtre, à nous incroyants. Ce n'est pas nous que vous aimez. Nous ne sommes qu'un prétexte humain à votre amour de votre Dieu... C'est votre Dieu que vous aimez en nous... »

Me permets-tu de te répondre et de te dédier ces quelques lignes ?

Quand je t'ai aperçue, toi, pour la première fois,
qu'est-ce donc qui m'a attiré vers toi
et m'a fait te reconnaître,
toi que je ne connaissais pas ?
Ce sont tes yeux, tes yeux pas comme les autres,
ce sont tes cheveux, cette masse fauve et vivante,
c'est le profil de ton visage,
et chaque angle me montre un aspect qui semble
inépuisable, joyeux et grave, ouvert et secret.

Mais dis-moi donc, n'est-ce pas TOI que j'aime ainsi ?
 Mais peu à peu j'ai découvert en toi
 que tes yeux et ton visage étaient les reflets
 de quelque chose de plus caché.
 Et j'ai aimé ta bonté, ta douceur, ta patience.
 Je t'ai aimée pour ton cœur,
 je t'ai vue compatissante, force tendre,
 et ta main secourable qui m'émerveille
 était le signe de ta capacité d'aimer.
 Mais dis-moi donc, n'est-ce pas TOI que j'aime ainsi ?

Et toi mon frère, mon compagnon de route,
 quand nous nous sommes rencontrés pour la première
 fois
 te souviens-tu de cette conversation que nous eûmes ?
 Tout y passait, la politique et la peinture,
 la musique et la littérature,
 les opprimés à délivrer, et le monde de demain à bâtir.
 Mais, dis-moi donc, toi aussi,
 crois-tu que tu n'étais qu'un prétexte ?
 N'est-ce pas TOI que j'aime ainsi ?

Et lorsque ensemble nous avons chanté les mêmes
 chansons,
 bu aux mêmes sources, gravi les mêmes chemins,
 souffert des mêmes injustices,
 quand j'aime en toi l'accent de mon pays natal,

et le chant des cigales,
 dis-moi donc, mon ami, n'est-ce pas TOI que j'aime
 ainsi ?
 Ne serais-tu donc qu'un prétexte ?

Vous le savez bien, toi et lui,
 c'est bien VOUS que j'aime ainsi.
 Votre personne totale, corps et âme, chair et esprit,
 et c'est VOUS que je veux servir,
 vous qui m'éblouissez par tout vous-mêmes
 et toutes vos qualités.

Et maintenant laissez-moi vous parler de Dieu,
 car si je vous aime pour votre visage et vos yeux,
 si je vous aime, toi, mon amie, pour ta bonté
 et toi, mon ami, pour ta force loyale,
 serait-ce donc mal vous aimer, moins vous aimer,
 que de vous aimer en même temps et aussi
 pour Dieu qui vit au plus profond de votre âme ?
 C'est bien toi que j'aime
 pour toutes les qualités que je t'ai dites,
 mais au-delà de chacune, il en est une autre
 qui est toi-même plus que les autres :
 Dieu habite en toi, tu es fils et fille de « Lui »,
 Il t'aime, Il t'a donné sa vie.

Où trouveras-tu source plus haute
 pour attirer à l'amour de toi ?

Mais comprends donc que je n'aime pas Dieu en toi
 comme on aime un tableau dans un cadre,
 comme si tu étais le cadre et Dieu la peinture,
 Je t'aime TOI, tel que tu es, mais ta plus intime qua-
 lité,
 ton plus beau joyau, c'est Dieu qui te le donne.

Un jour tu vieilliras :
 tes cheveux, ton front, tes yeux auront perdu leur
 charme,
 et si la maladie te guette,
 tu perdras ta gaieté, ta force, ta douceur même,
 mais Dieu, vivant en toi, ne meurt pas.
 Et voilà pourquoi je t'aime TOI,
 dans la totalité de ton être,
 non pas à moitié ni aux trois quarts,
 mais toi : corps, âme et Dieu l'âme de ton âme.

Et puis encore un mot...
 N'avez-vous jamais rêvé d'être aimés d'un amour in-
 fini,
 un amour qui ne soit pas versatile,
 selon l'humeur du jour,
 la beauté du temps, la réussite du moment ?
 Ecoutez alors ceci :
 quand un amour d'homme
 est inspiré par l'Esprit d'amour de Dieu,
 apprenez que vous êtes aimés,

non plus seulement avec un petit cœur d'homme,
 si vite vide,
 mais avec l'inépuisable cœur de Dieu.
 Un cœur d'homme, c'est comme un réservoir :
 un jour il est à sec,
 mais le cœur de Dieu est la source jaillissante
 qui ne tarit point.

Et si Dieu enlève les duretés de mon cœur égoïste,
 de mon cœur de pierre,
 et me donne un vrai cœur à son image,
 alors, avec quelle capacité d'amour,
 me serez-vous pas aimés, mes bien-aimés ?

Qui donc saurait vous aimer mieux que moi ?

Qui donc vous aimera, VOUS plus que moi ?

TABLE DES MATIÈRES

DIEU, QUI ES-TU ?

Confidence d'une expérience vécue	9
Quand Dieu s'est fait connaître	13
Les trois guides qui mènent à Dieu	18
L'homme interroge Dieu	20
Dieu, tu es, et tout ce qui est vient de toi	24
Dieu est amour	29
Oui, tu es Dieu vivant	34
Il est connu comme inconnu	39

HOMME, QUI ES-TU ?

Homme, qui es-tu ?	43
Comment j'ai découvert que j'étais un esprit	45
Être « petit »	49
J'ai la foi « comme tout le monde »... ..	51

JÉSUS, QUI ES-TU ?

Avis aux incroyants	55
Un livre choc	57

Jésus, qui es-tu ?	60
L'ami fidèle des « petits » et des pauvres	63
Prière du vendredi saint	65
L'Église comme obstacle et chemin	67
Dans l'Église chaque homme est une Église vivante puisque Dieu habite en lui	70
Ceci est pour les incroyants et les indifférents ...	73
Écoute	77
Prière pour continuer à croire	81

A TOI QUI CHERCHES ET QUE J'AIME

L'aventure de la foi	89
Pourquoi je t'aime	93